

TOME I. — 1re ANNÉE

# RECUEIL LITTÉRAIRE

Religion. — Histoire. — Economie sociale.  
Littérature. — Sciences.  
Beaux-Arts. — Bulletin bibliographique.

5e LIVRAISON. — 10 JUIN 1891.

Le Colonel de Longueuil.....	M. DE BEAUJEU.
Souhaits d'Hyméée.....	FRID-OLIN.
Pages d'Album.....	HERMANCE.
L'Orphelin.....	GERMAIN BEAULIEU.
L'Architecture.....	J. ALOÏDE CHAUSSE.
La Pensée.....	MISS E. EHRTON.
Galerie des Arts.....	G.-A. DUMONT.
Vie de Jésus-Christ.....	R. P. DIDON.
Bulletin Bibliographique.....	***
Intolérance.....	E. Z. MASSICOTTE.

## GRAVURE :

Le Colonel de Longueuil.

**Directeur : PIERRE BEDARD**

MONTREAL

Imprimerie Greiner, 3689 Rue Notre-Dame.

PRIX : 10 CENTINS.

# RENSEIGNEMENTS

---

Le RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraisons de 24 pages, renfermant en outre un portrait et une splendide gravure de fantaisie.

Les prix de l'abonnement sont :

POUR LE CANADA	POUR L'ÉTRANGER
Un an.....\$2.00	Un an.....12 frs
Six mois.....\$1.00	Six mois.....6 frs
Quatre mois.....70 cts	Quatre mois.....4 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Notre revue n'est pas une spéculation. Si nous recevons du public un encouragement suffisant, nous augmenterons le nombre de pages sans augmenter le prix de la souscription.

Aucun travail ne sera admis s'il n'est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signataires des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention, dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

## ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Une annonce dans une revue offre beaucoup d'avantages. Le journal aussitôt lu, se déchire ; une revue se prête, se garde, et devient ainsi un agent précieux de réclame.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à **M. PIERRE BEDARD, 192 RUE SAINT-HUBERT, MONTREAL.** Téléphone Bell 6363. Boîte Poste 1436.

## **L. A. BERNARD, Pharmacien**

Autrefois chez R. J. Devins.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général.

Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882

DEPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

---

## **JOSEPH LAMOUREUX**

MARCHAND TAILLEUR

NO 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

---

**W. LAMOUREUX, - MARCHAND DE CHAUSSURES**

1599 RUE SAINTE-CATHERINE

---

## **LOUIS BEDARD**

Notaire et Commissaire

- BUREAU -

**1582 Rue Notre-Dame**  
**MONTREAL.**

---

Résidence : 109 rue Saint-Hubert.

---

## **EDMOND HARDY**

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

**FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES**

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la  
Maison C. MAHILLON de Londres et Bruxelles

**1615 Rue Notre-Dame, Montreal**

---

**J. ALCIDE CHAUSSÉ, Architecte**

**No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal**

**Téléphone Bell 6930**



## REMEDE DU DR. SEY

*Le GRAND REMEDE FRANCAIS contre la Dyspepsie, les Affections Biliaires, la Constipation, et toutes les Maladies de l'Estomac, du Foie, et des Intestina.*

Le **REMEDE DU Dr. SEY** est un composé des aromatiques les plus purs, qui stimule les fonctions digestives et qui loin d'affaiblir comme la plupart des médicaments, tonifie au contraire et vivifie.

De plus, il contient une substance qui agit directement sur les intestins, de sorte qu'à petites doses il prévient et guérit la constipation, et à doses plus élevées, il agit comme un des purgatifs les plus efficaces.

Chose importante à noter, le **REMEDE DU Dr. SEY** peut être pris à n'importe quelles doses sans déranger les habitudes et le régime de celui qui le prend.

*Vendu par les Pharmaciens, \$1.00 la bout.*

**S. LACHANCE, PROPRIETAIRE,**  
1538 & 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.

**ETUDES ET RECITS, par P. J. Bedard**

Préface par RENE TREMBLAY

PRIX BROCHÉ, 30 CENTINS.

Ce volume, édité avec goût par la Maison G. A. & W. Dumont, est le recueil de tout ce que l'auteur a parsemé dans les revues et journaux du Canada depuis 2 ans. Il contient des articles très intéressants.

En vente chez CADIEUX & DEROME, BEAUCHEMIN & FILS, GRANGER FRERES et G. A. DUMONT.

ETABLI EN 1867

**L. C. de TONNANCOUR**  
MARCHAND TAILLEUR  
8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de patrons les plus nouveaux.

**FERRONNERIE**  
POUR BATISSES, COUTELLERIE, OUTILS DE MENUISIERS  
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

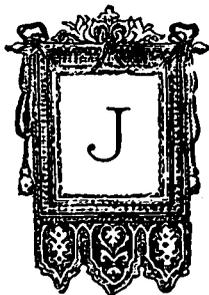
Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES  
DE MAISON chez

**L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent**



*Le de Lougweil*

## LE COLONEL DE LONGUEUIL (1)



JOSEPH DOMINIQUE EMMANUEL LE MOYNE DE LONGUEUIL, plus connu sous le nom de l'hon. colonel de Longueuil, naquit au manoir de Soulanges (Canada) le 2 avril 1738.

Il était fils de Paul Joseph Le Moyne, chevalier de Longueuil, dernier gouverneur des Trois-Rivières, et de Marie de Joybert de Soulanges. (2)

À l'âge de 12 ans, il entra au service et s'y distingua dans plusieurs circonstances. En 1759, lors de la cession du Canada, il était parvenu au grade de capitaine-aide-major des troupes du détachement de la marine. Il continua sa carrière militaire sous le gouvernement anglais et prit part, en 1775, à l'héroïque défense du Fort St-Jean, où il fut fait prisonnier et emmené aux États-Unis.

En 1777, il fut nommé inspecteur général de la milice, et, en janvier 1796, colonel du régiment des Roynaux-Canadiens. Appelé par le roi au conseil législatif et exécutif de la province du Canada, sous l'administration de lord Dorchester, il dut naturellement y représenter les intérêts du vaste district de Montréal, et en particulier ceux du district de la partie ouest qu'il connaissait mieux. On le sait, il était seigneur de Soulanges, de la Nouvelle-Longueuil et de la Pointe-à-l'Orignal. Le troisième baron de Longueuil ayant été tué en 1755 et n'ayant laissé de son mariage avec Mlle d'Eschambault qu'une fille qui épousa plus tard le capitaine Grant, le colonel de Longueuil prit le titre de baron et le porta jusqu'au moment des délibérations de Paris le 24 janvier 1774. Il basait

(1) Extrait des *Documents inédits sur le Colonel de Longueuil*, annotés et publiés par Monongahéla de Beaujeu.

(2) Elle était fille de Pierre Jacques Joybert de Soulanges, capitaine dans les troupes de la marine, et de Marie Anne Bécard de Granville. Le chef de cette famille au Canada était Pierre de Joybert, seigneur de Marsau et de Soulanges, commandant pour le roi en Acadie. Il épousa à Québec en 1672, Françoise Chartier de Lotbinière, et laissa deux enfants, Louise Élisabeth, qui épousa Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil et Pierre Jacques, nommé plus haut. C'est ce dernier qui obtint en 1702, conjointement avec son beau-frère, le marquis de Vaudreuil, la concession de cette langue de terre située entre le Saint-Laurent et l'Ottawa, et qui forme aujourd'hui les seigneuries de Vaudreuil et de Soulanges.

ses prétentions sur le fait qu'il était le seul descendant mâle du deuxième baron, Charles Le Moyne de Longueuil, son grand-père ; mais les juriconsultes décidèrent que le titre devait descendre à la fille du troisième baron, Mme Grant. (1)

En 1770, M. de Longueuil se maria à Montréal avec Mme de Bonne, dont le premier mari, M. le chevalier de Bonne de Lesdiguères, officier distingué, avait été tué en 1759 au siège de Québec. (2)

Il n'y eut aucun enfant de ce mariage. M. de Longueuil mourut à Montréal, le 19 janvier 1807. Avec lui s'éteignit en Canada la dernière branche mâle des de Longueuil. (3)

#### M. DE BEAUJEU.

---

(1) Il paraît que le titre de baron de Longueuil, relevé par les descendants de M. Grant, a été reconnu par la reine.

(2) Il était neveu du marquis de la Jonquière. Mme de Bonne n'avait eu de son premier mariage qu'un fils, l'hon. P. A. de Bonne qui fut juge à Québec et l'un des membres les plus distingués de la chambre d'assemblée.

(3) On voudra bien, je l'espère, me permettre d'ajouter ici une note qui se rapporte à ma famille : si le nom des Le Moyne est une gloire pour notre pays, il doit l'être aussi pour les familles qui s'y rattachent par les liens de la parenté. La famille de Longueuil a été continuée du côté des femmes sans parler de Mme Grant, dans la personne de Marie Geneviève Le Moyne de Longueuil, sœur du colonel. Elle naquit à Montréal, le 21 septembre 1735 et épousa le 19 février 1752, à Québec, le chevalier Louis Liénard Villemonde de Beaujeu, chevalier de Saint-Louis, commandant une compagnie des troupes de la marine, et plus tard commandant à Michilimackinac, etc. Elle mourut à Montréal en 1802. Trois garçons sont issus de son mariage.

Jacques-Philippe de Beaujeu, son second fils, continua la lignée de cette famille au Canada. Il épousa Catherine Chaussegros de Lévis et mourut en 1832, laissant à son tour un fils, l'hon. Georges René Saveuse, comte de Beaujeu, seigneur de Soulanges et de la Nouvelle-Longueuil.

---

## SOUHAITS D'HYMENEË

---

*À mon bien estimable confrère M. Léon de La Morinerie, à Paris, et à  
Madame de La Morinerie, hommage respectueux.*

---

“ Voulez-vous que du mariage  
“ Je vous soumette le budget ?  
“ D'amitié trente : accordé net.  
“ D'enfants en tous points votre image  
“ Je vote un couple aimable et beau,  
“ Et pour les soucis du ménage,  
“ Tout bien compté, je mets zéro.

A. M.

Un seul cœur, une seule âme  
À vous deux,  
Remplis d'une sainte flamme  
Aux doux feux !

L'un pour l'autre seuls au monde,  
Pleins de foi ;  
L'affection la plus profonde  
Fasse loi !

Nul regret de la jeunesse :  
Faux plaisirs . . .  
Que l'hymen comble sans cesse  
Vos désirs !

Vos ambitions pieuses  
Soient toujours :  
Que Dieu rendent fructueuses  
Vos amours !

Si le Ciel daigne se rendre  
À ces vœux,  
Vos enfants sachent comprendre  
Les aïeux ;

L'esprit de foi, la sagesse  
Qu'ils ont eus,  
Et joindre à votre noblesse  
Leurs vertus !

Nul souci, ce trouble-fête  
De l'amour ;  
Que serein pour vous s'apprête  
Chaque jour !

Mais s'il survient des misères  
Main à main,  
Bravez les efforts contraires  
Du destin !

Offrez à Dieu la vaillance  
Du devoir :  
Lui qui bénit la constance  
Et l'espoir,

Il vous rendra l'allégresse  
Des heureux,  
Puis une éternelle ivresse  
Dans les cieux !

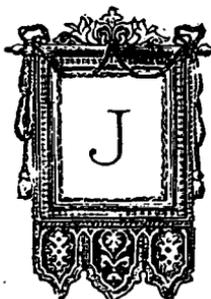
FRID-OLIN.

(Souvenir du 30 mai 1821).



## PAGES D'ALBUM

POUR MADAME ÉMÉLIE D..., À \*\*\*...



J'ai écrit dans votre album de jeune fille ; que vous dirai-je dans votre album de jeune mère ?...

Hélas ! vous m'avez devancée dans le chemin de l'expérience et, stationnaire au milieu de la voie où chaque visage que j'ai connu m'abandonne à son tour, vous ne sauriez croire toutes les pensées qui se heurtent et se bousculent, à certains instants, dans mon pauvre cerveau.

Pourtant, le sablier s'est retourné à peine quelques fois depuis que je vous ai vue, vous aussi, folâtre et joyeuse, mêlée à cette bande de fillettes aux têtes blondes ou noires, aux yeux pleins de vivacité et d'entrain, emportée comme elles de gaîtés, de rires, de jeux et de courses.

Aujourd'hui, — aujourd'hui, je vous retrouve sérieuse, posée, presque grave : le Ciel vous a donné un compagnon pour le long voyage d'ici-bas, — et sur vos genoux gazouille le plus gentil des poupons....

Que vous dirai-je ?...

Sous les ans qui me viennent, sous le destin qui se fait rude parfois, sans que je le veuille, je me sens souvent vaincue, comme en ce moment, par une morosité, une tristesse extrême. Et dans une telle situation d'esprit, si je laissais parler mon cœur, je vous ferais des lignes à faire pitié.

Que vous dirai-je ?...

\* \* \*

Madame et chère amie : A vingt ans déjà de grandes choses vous ont prise, et vous êtes entrée réellement dans la vie. La plus grande, la plus noble, la plus belle des missions est entre vos mains. Que ferez-vous, lancée si tôt dans ce mêlé-mêlo qui s'appelle le monde, la vocation, le devoir ? Que ferez-vous si frêle et si jeune ?...

Ah ! elle est belle la route, il est large le sentier où sous chacun de vos pas peut naître une joie, une espérance, une consolation !

La femme isolée ne peut grand'chose ; la femme dans la famille peut tout. Ouvrez-les ces trésors que renferme votre cœur en si grande abondance ! des êtres sont là, près de vous, qui les réclament, qui les attendent.

Versez sur celui qui vous a offert une main solide, un bras confiant et fort pour que vous vous y appuyiez sûrement durant toutes les extrêmes, — ou toutes les tempêtes, — sur celui qui a voulu que vous fussiez aussi son ange consolateur, sa gardienne fidèle, les merveilles cachées au fond de votre âme : ces sourires, ces douces paroles, ces délicatesses, ces raffinements mêmes de l'amour, qui savent dire si éloquemment à l'époux sans effort, avec débonnairété de tendresse plutôt, que tout n'est grand et pur que parce qu'il est là ; — que vous êtes heureuse et que ce bonheur est son ouvrage.

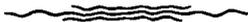
Versez sur cette petite créature qui est vôtre, qui tient tout de vous et qui ne peut rien sans vous, la santé, la vie : — les grands sentiments, les pieuses leçons.

Versez encore ! que votre demeure soit un nid capitonné de bien-être par votre sérénité, votre grâce, vos charmes. Que partout autour de vous, on respire librement dans une atmosphère parfumée d'affection, de ces mille petites attentions qui ne se définissent pas, mais qu'une épouse, une mère sait créer et multiplier pour noyer d'aise ceux qu'elle aime.

Puis, Dieu qui vous a faite bonne vous a aussi donné l'aisance, la fortune. Pensez aux malheureux qui souffrent. Chaque soir, en mettant votre baiser sur le front d'ange de votre enfant, courbée sur sa couche, vivant de sa vie comme il vit de la vôtre. songez, ma chère Emélie, qu'il est des petits êtres faibles comme lui, innocents et beaux comme lui, qui sont sans vêtements, sans douceurs, sans caresses, ... sans mère peut-être, qui ont froid à la raison rigoureuse, qui ont faim...

Versez, versez, Madame ! Souvent de votre bourse, toujours de votre cœur, versez ! Le cœur de la femme est inépuisable : ne craignez pas d'en voir tarir la source !

HERMANCE.



## L'ORPHELIN

(À MES PARENTS ADOPTIFS)

Heureux l'homme à qui Dieu donne une sainte mère.  
LAMARTINE.

Dans le vaste océan le soleil lumineux.  
Entouré de vapeur, vient d'éteindre ses feux.  
La triste nuit sortant de sa retraite sombre,  
Indécise un instant, couvre tout de son ombre.  
La nature se plonge en un calme de mort :  
À part le doux zéphyr dans les branches, tout dort.  
Un jeune enfant, là-bas, vers l'humble cimetière  
— Ce champ où nous convie une amante dernière,  
La Mort, au rendez-vous de laquelle il n'est rien  
Qui nous puisse arrêter, ni plaisir, ni lien —  
Se dirige à pas lents et va sur une tombe  
Décharger les ennuis sous lesquels il succombe.  
Sa tête sur son sein se penche tristement  
Tandis qu'un long sanglot de moment en moment  
Soulève avec effort sa poitrine oppressée.  
Le pauvre enfant !... sans doute une amère pensée  
Brise son jeune cœur vieilli par le chagrin :  
Cet enfant, c'est hélas ! un petit orphelin...  
Mon Dieu ! souffrir si jeune et délaissé sur terre,  
Désirer vainement les baisers d'une mère !...  
À cet âge où le cœur a tant besoin d'amour,  
N'être aimé de personne, enfin, maudire le jour !...  
Il s'en va tristement ; au-dessus de sa tête,  
Dans le bleu firmament, l'astre des nuits reflète,  
Et pendant que la brise épanouit la fleur  
Il chante avec effort cette hymne de douleur :

À peine encor au seuil de l'existence  
J'étais frappé par la main du destin :  
Ma mère hélas ! mourait dans la souffrance  
Et me laissait, me laissait orphelin !...

Pourquoi, mon Dieu, m'ordonnes-tu de vivre  
Quand je voudrais m'envoler vers le ciel ?  
Ma mère est là : de paix elle s'enivre  
Et du calice ici je bois le fiel.

Je vois combien l'existence est amère  
Et veux mourir malgré mes jeunes ans ;  
Je veux aller jouir avec ma mère  
Aux régions de l'éternel printemps.  
Lorsque je songe aux peines de ma vie  
Mon triste sort m'apparaît trop cruel...  
Ma mère là, d'allégresse est ravie  
Et du calice ici je bois le fiel.

Combien de temps durera mon passage  
Sur l'océan des âges ténébreux ?...  
J'ai dix printemps et malgré mon jeune âge  
Je crois déjà mes jours assez nombreux.  
Pourtant, mon Dieu, dans ma coupe profonde  
Si tu daignais verser un peu de miel...  
Ma bonne mère a déserté le monde  
Et du calice ici je bois le fiel.

Mais je le sens, la force m'abandonne  
Encor une heure et je m'en vais à Dieu !...  
Oui, je m'en vais comme aux vents de l'automne  
La feuille morte : Ah ! quel suprême adieu !...  
Assez longtemps j'ai pleuré sur la terre  
Pour mériter le repos éternel :  
Là-haut bientôt quelle paix salutaire  
Si du calice ici je bois le fiel !...

Il se tait ; le zéphir porte aux échos sa plainte  
Et les échos troublés le jettent au jacinthe.  
Triste comme l'hiver, rêveur comme l'amant  
Le petit orphelin marche péniblement ;  
En longeant dans la nuit la route irrégulière  
Son petit pied nu frappe aux roches de l'ornière  
Et chacun de ses pas laisse sur le chemin  
Une goutte de sang... le sang d'un orphelin !...  
Sans doute du palais de l'éternelle allégresse  
Où les élus de Dieu s'abiment dans l'ivresse  
La mère a reconnu son enfant malheureux  
Et son front s'est couvert d'un voile ténébreux.

O mère ! n'as-tu pas dans ta tendresse étrange  
Envoyé vers ton fils, alors, un guide, un ange ?  
Ou n'as-tu pas plutôt supplié l'Esprit-Saint  
De te rendre à l'instant cet enfant de ton sein ?...  
L'enfant arrive enfin au sombre cimetière  
Et son œil noir a lui d'une étrange lumière...  
La lune à larges flots, animant le décor  
Déverse sur les croix ses mille rayons d'or.  
Un instant l'orphelin seul dans la nuit hésite :  
Il fait noir, il a peur... son petit cœur palpite ;  
Mais reprenant bientôt toute sa fermeté  
Il s'avance et détourne un endroit écarté,  
Puis devant une croix que le pampre entrelace  
Et qu'un gazon épais environne avec grâce  
Le pauvre petit être enfin se laisse choir  
En proie au plus terrible et navrant désespoir.  
“ O saint lieu, gémit-il, saint lieu de la prière,  
Comme j'aime venir en tes vieux murs de pierre  
Rassasier mon cœur d'un bienfaisant repos  
Et confier tout bas ma prière aux échos !  
Que j'aime la douceur de ton pieux silence,  
L'aspect de tes tombeaux, ton calme d'espérance !  
Tu consoles mon cœur lorsque las de souffrir  
Il voudrait s'exhaler en un dernier soupir ;  
Tu relèves mon âme abattue et sans vie,  
Vers un autre horizon elle est en toi ravie  
Et ton calme de mort et tes sombres horreurs  
Et tes concerts navrants ne lui sont que douceurs.  
Ce que j'ai de plus cher, auguste sanctuaire  
Dort tranquille en ton sein : ma bonne et tendre mère.  
Avant que j'eusse pu connaître son amour  
Elle est partie !... ah ! morte en me donnant le jour.  
Elle est partie et seul, seul ici-bas, je coule  
Mes jours désespérés loin des bruits de la foule.  
Hélas ! qui comprendra mon martyre cruel ?...  
N'avoir jamais goûté le baiser maternel,  
D'une mère angélique ignorer la tendresse,  
Sans elle voir flétrir sa riante jeunesse,  
N'avoir jamais été réchauffé sur son sein  
Et s'entendre toujours appeler orphelin !... ”  
Le pauvre enfant se tait et par torrent les larmes,  
Jaillissant de ses yeux ajoutent à ses charmes :  
On eut cru voir pleurer, à genoux dans ce lieu  
Un petit chérubin grondé par le bon Dieu,  
Tandis que le zéphir dans les branches murmure  
Tout comme s'il voulait endormir la nature.  
Le pauvre enfant se tait... et son âme se brise

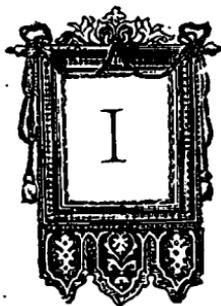
Comme un lys desséché que balance la brise.  
Il est là... ses genoux foulent l'humide terre  
Et le jacinthe en fleurs du tertre solitaire.  
Puis, baisant ce gazon qui détient son bonheur,  
Ce gazon qui recouvre une part de son cœur,  
Ce gazon sous lequel dort sa mère chérie  
Sa mère, son trésor et son tout, il s'écrie :  
" Je veux mourir ! je veux sur les ailes du temps  
Comme la feuille morte au souffle des autans  
M'envoler radieux vers le séjour de l'ivresse  
Et de ma mère aller partager l'allégresse.  
Que de tranquillité m'attend en ce séjour !  
Ah ! quel bonheur parfait et quel parfait amour !...  
Je serai petit ange et charmant d'harmonie  
Je chanterai de Dieu la clémence infinie ;  
Je veux sans plus tarder terminer mon exil  
Et d'un trop long voyage éviter le péril ;  
Je veux... " En sa poitrine un long sanglot s'arrête :  
Le pauvre enfant chancelle et sent son âme prête  
À s'envoler au ciel où son Dieu l'attirait,  
Car pour elle jamais le monde n'eut d'attrait...  
Une troupe céleste et d'archanges et d'anges  
Descendent en chantant au Seigneur des louanges  
Et font le cercle autour du malheureux enfant.  
Tous ces anges restaient invisibles pourtant...  
Mais son frère du ciel, son ange tutélaire  
Apparaît tout-à-coup éclatant de lumière :  
" Viens mon enfant, suis-moi : monte vers l'Éternel. "  
L'ange dit et prenant son essor vers le Ciel  
Emporte sur son aile à ce poids radieuse  
Du petit orphelin l'âme pure et joyeuse.  
Cet enfant terminait déjà ses tristes jours :  
Son astre s'éteignait au milieu de son cours.

GERMAIN BEAULIEU.



## L'ARCHITECTURE

---



Il y a trois principaux arts ; il y a l'art du *sculpteur*, qui reproduit l'image d'une chose en taillant quelque substance facile à sculpter, le bois, la pierre et l'ivoire. Il y a l'art du *peintre*, qui trace avec un crayon ou avec des couleurs sur une surface lisse, sur du papier, sur de la toile, ou sur un mur, l'image des objets réels, fleurs, animaux, hommes, paysages, etc. Enfin il y a l'art de l'*architecte*, qui élève des édifices. une église, un palais, une résidence, etc.

Si nous y réfléchissons, nous verrons que l'un de ces trois arts est presque comme le père des deux autres. L'architecture est venue la première : la peinture et la sculpture sont ses deux filles.

Elles ne servirent d'abord, en effet, qu'à rendre plus beaux et plus agréables les édifices élevés par l'architecture.

Autrefois, au commencement de l'art, la première chose que l'homme voulut faire belle, ce fut sa demeure. Il chercha à disposer les matériaux, le bois ou la pierre de façon que la forme de l'édifice fît plaisir à voir. Ainsi naquit l'architecture, le plus ancien des arts.

Le sculpteur, le peintre peuvent à leur gré représenter tout ce qu'il leur plaît, pourvu qu'ils fassent une belle chose. Ils sont libres de choisir leur sujet dans l'immense nature. Tout, depuis l'humble fleurette jusqu'à la noble figure de l'homme, peut devenir entre leurs mains une œuvre d'art.

L'architecte, au contraire, n'est pas maître d'agir à sa fantaisie. Pour faire une œuvre d'artiste pour créer à nos yeux une belle ou gracieuse chose, il ne dispose que d'un seul moyen, l'édifice qu'il va construire. Or, cet édifice, il faut qu'il serve à quelque chose : c'est une église, c'est un château, c'est une résidence. Il faut que la construction réponde exactement à son but. Par exemple, il faut que l'église soit haute et vaste, pour qu'une foule y trouve place ; qu'il n'y pénètre qu'une lumière voilée et tranquille, pour ne pas troubler le recueillement des fidèles. Dans un hôtel-de-ville, au contraire, il faut des salles de séances sonores et bien éclairées, d'amples escaliers et de vastes couloirs. L'architecte n'est pas maître de donner à son œuvre la forme qu'il lui plaît.

Avant tout, il est obligé de se conformer à la destination de cette œuvre. C'est une condition indispensable.

Que résulte-t-il de là ? — Que la beauté de l'architecture dépendra toujours de cette condition. Un édifice ne sera jamais beau que s'il répond exactement à son but. Autrement ses défauts nous frapperont, nous le trouverons mal construit, nous ne l'admirerons pas.

Remarquons encore ceci. Un grand monument, un temple, une église, cela coûte infiniment de peine et d'argent ; c'est une lourde dépense qui ne pourra se renouveler fréquemment. Il faudra donc nécessairement s'arranger pour que ce monument soit solide et durable, qu'il résiste au temps et qu'il traverse impunément les siècles. Voilà donc une seconde condition que devront remplir la plupart des grands édifices. Le résultat est que leur beauté, pour être parfaite, pour contenter notre esprit devra éveiller en nous ces idées de solidité et de durée. Il faudra donc que ce soit une beauté grave et imposante. Si gracieux et nombreux que soient les ornements d'un tel édifice, ses statues, ses sculptures, ils ne devront pas empêcher que de tout l'ensemble il se dégage pour nous une impression de grandeur et de majesté.

Voyez, par exemple, l'église Notre-Dame de Montréal. Un peuple de statues l'habite, ses murs et ses vitraux sont tous décorés de peintures. Et cependant que ressentons-nous en la contemplant ? Une émotion grave et profonde. C'est que ce qui a frappé tout d'abord nos yeux et notre âme, ce ne sont pas ces riches détails, c'est la forme générale et l'aspect de la vieille église. Les tours qui se perdent dans le ciel semblent y porter notre prière. Et quand nos pas ont troublé le silence de ses voûtes profondes, nous avons senti descendre sur nous un sentiment grave, pieux et recueilli comme si nous étions entrés dans la demeure même de Dieu.

J. ALCIDE CHAUSSÉ

---

## LA PENSÉE

---

Son vol, des profondeurs des ténèbres, s'élève  
Jusqu'aux cieux effrayants à force de beauté,  
Glanant au champ d'azur, pour ce sol dévasté,  
Le progrès, la vertu, le réel ou le rêve.

Son esprit créateur, depuis le siècle d'Ève,  
Du gouffre universel fait surgir la clarté :  
Les Phidias, les Dante, et, sur terre a jeté  
Les germes fécondés par sa bouillante sève.

Son souffle tout puissant qui jadis anima  
Ces visions qu'on nomme Elim, Agni, Brahma,  
Bondit de l'acropole au désert solitaire.

Essor mystérieux ! grand effluve du Beau !  
Astre dont notre nuit a les feux pour flambeau !  
C'est toi qui consacras l'homme roi de la terre !

MISS E. EHRTONE.

3 février 1888.



## GALERIE DES ARTS



DEPUIS quelques jours, une exposition d'œuvres dues, pour la plupart, à des artistes canadiens, est ouverte à la Galerie des Arts (place Phillips). Comme beaucoup d'autres, nous avons été voir cette exposition, et nous en sommes revenus satisfaits.

L'exposition de ce printemps se compose de 141 toiles, de 68 aquarelles, et de 4 bustes seulement. Le plus grand nombre des exposants de ces travaux artistiques est d'origine anglo-saxonne. Les Canadiens-Français qui sont très peu nombreux, se distinguent par la qualité de leurs travaux.

Dans cet article, nous ne voulons nous occuper que de ces derniers, réservant à un autre écrivain le soin de s'intéresser aux autres artistes. Cependant parmi les artistes d'origine anglaise, nous devons le dire ici en passant, il y en a qui exposent de fortes jolies choses.

Il nous a fait plaisir tout d'abord de revoir plusieurs noms amis que nous avons déjà vus, à une précédente exposition, celle tenue l'automne dernier à la salle Cavallo. Citons, par exemple, MM. J.-C. Franchère, O. Leduc, J. Saint-Charles et A. Carli, tous peintres, à l'exception de M. Carli, sculpteur.

M. Franchère expose deux toiles, l'une représentant une *Jeune fille italienne* et l'autre quelques fruits déposés sur une table. M. Franchère, nous avons déjà eu l'occasion de le dire, est un jeune homme qui a beaucoup de talent, et ces deux toiles bien connues de tous le prouvent amplement.

M. O. Leduc est représenté par deux petits tableaux dont l'un est une *Mater Dolorosa* et l'autre *Une nature morte*. Sur ce dernier petit tableau, on voit un violon avec son archet déposé sur quelques livres de musique aux coins rognés et aux feuillets déchiquetés ; comme fond, un autre livre de musique ouvert et semblant inviter le musicien à reprendre son instrument, un moment déposé. C'est très bien fait, et nous serions heureux d'y mettre notre signature.

M. Saint-Charles, qui poursuit actuellement ses études artistiques à Paris, expose quatre toiles ; deux portraits — celui de sa mère et celui du Dr J.-L. Auger — une *Vénus de Milo* et *Un vieillard*. De cet artiste,

nous ne pouvons dire, que ce que nous lui disions à lui-même l'hiver dernier, à l'occasion d'un court voyage au Canada : « Mon cher artiste, vous avez du talent, du talent, et encore du talent ; continuez vos études et un brillant avenir vous est ouvert. »

M. Alexandre Carli, encore une vieille connaissance, expose deux bustes : MM. L.-O. David et Ed. Dyonnet. Ces deux ouvrages dénotent chez ce sculpteur une rare habileté, une connaissance parfaite de l'anatomie et beaucoup de goût. Ils sont pleins de vie et bien modelés.

Maintenant, parlons de M. Ed. Dyonnet. Ce peintre est Français d'origine, mais il est arrivé très jeune au Canada pour suivre sa famille venant s'établir ici. Vu sa longue habitation au milieu de nous, et nous ajouterons son ardente affection pour sa seconde patrie, nous pouvons le compter pour un compatriote.

Nous avons eu le plaisir de lui être présenté l'automne dernier après son arrivée de Rome, où il a passé quatre ans dans l'étude des grands maîtres. Il est revenu enchanté de tout ce qu'il a vu en Italie, et il se plaît à dire et à répéter que les peintres italiens d'aujourd'hui sont réellement très forts, et qu'ils ne manqueront pas d'amener dans un avenir prochain à la peinture italienne cette place distinguée qu'elle a occupée pendant si longtemps et qu'elle n'aurait jamais cessé de tenir, si le gouvernement l'avait protégée.

M. Dyonnet n'a pas perdu son temps dans la patrie de Michel-Ange. Il a fermement étudié. Aussi, dès la première fois où nous avons vu ses études faites en Italie, nous avons été agréablement surpris de la délicatesse de touche, du coloris ; pour le dire en un mot, de la vie répandue sur toutes ses toiles. C'est d'ailleurs un *réaliste*, un fervent disciple de Millet, de Constant, de cette brillante école française dite de 1830. Pour cette raison, il a peu de sympathie pour cette autre école dont un des plus brillants représentants est aujourd'hui Bouguereau.

Notre artiste expose trois toiles. La première est un portrait de prêtre déjà exposé à Rome où elle a été fort remarquée. Elle méritait aussi de l'être, car nous avons vu rarement quelque chose d'aussi bien exécuté.

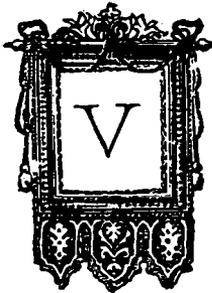
- La seconde nous montre un statuaire occupé à retoucher une madone au milieu de tout le beau désordre d'un atelier ; et la troisième toile est une étude de gris nous initiant à un de ces longs corridors à arcades, comme on en voit dans les vieux cloîtres de l'Europe.

Ces toiles donnent une preuve éclatante du talent de leur auteur et nous font voir qu'il y a chez lui de la pâte d'artiste, comme on dit en terme d'atelier.

# VIE DE JESUS-CHRIST

PAR LE R. P. DIDON

(suite)



ERS la moitié du premier siècle, lorsque l'esprit qui animait l'Eglise la dilatait, emportant ses apôtres à la conquête de l'Empire, à travers les provinces d'Asie et de Grèce, la foi naissante n'y rencontra pas seulement l'hostilité des Juifs, elle se heurta aux doctrines païennes et à la kabale juive, à cet ensemble d'opinions qui formaient la sagesse des civilisés de ce temps. Cet obstacle était plus redoutable que les persécutions : celles-ci n'atteignaient que le corps tandis que la philosophie humaine pouvait corrompre la foi et la parole de Jésus.

Parmi les convertis du paganisme, beaucoup étaient imbus de cette fausse sagesse. Tous les siècles et toutes les civilisations se ressemblent. L'homme n'échappe jamais aux influences de son milieu, il en subit les doctrines, comme il en subit les mœurs, même sans raisonner et, le plus souvent, sans les comprendre.

Les doctrines qui composaient alors l'atmosphère intellectuelle, religieuse et morale, ont pris un peu plus tard le nom de gnosticisme, mélange confus de monisme, de panthéisme, de dualisme, de fatalisme, de théurgie et d'ascétisme bizarre, amalgame de spéculations sur le principe des choses et sur l'univers.

Deux courants dominaient : l'un partait d'un monisme outré qui flattait la doctrine unitaire des Juifs ; l'autre s'inspirait d'un dualisme irréductible.

Ceux qui suivaient le premier concevaient Dieu comme une unité transcendante et abstraite, dégagé de toute relation avec le monde et impénétrable en lui-même.

L'univers était le produit de forces intermédiaires, impersonnelles, émanées du principe silencieux et inconnu. L'une de ces forces, l'un de ces *Eons*, comme on les appelait, était le Logos ou Christ supérieur. Il

s'était uni, un instant, à Jésus. La Rédemption, d'après eux, se réduisait à ceci : Jésus avait annoncé la Vérité ou le Dieu inconnu, il avait vaincu les puissances cosmiques, souveraines de ce monde qui paralysaient l'effort de l'être pneumatique ou spirituel vers l'Être primitif. On n'était pas racheté par la foi en Jésus ni par les mérites du Rédempteur divin, mais par la Gnose, ou la connaissance de Dieu, des esprits ou Eons, de l'humanité et de leurs rapports. Il suffisait à l'homme d'être initié à la Gnose : cette initiation faisait de lui un être pneumatique.

D'après les dualistes, qui renouvelaient la doctrine des Perses, le monde est sous l'influence de deux forces opposées, émanées des profondeurs de l'Être : la lumière et les ténèbres. Le monde matériel est sorti des ténèbres, il est mauvais en soi ; mais la lumière triomphera et finalement délivrera les parcelles brumeuses captives dans les corps. Jésus, pour ces hérétiques, était vraiment le Christ, le Fils de Dieu en personne, mais ils niaient qu'il se fût véritablement incarné. Il est facile de concevoir quels dangers la parole des apôtres devait courir en présence d'esprits qui, au lieu de la recevoir comme des enfants, suivant la volonté de Jésus, ne songeaient qu'à l'interpréter selon leurs opinions. Saint Paul, le fondateur de presque toutes les Eglises d'Asie Mineure, avait prophétisé le péril et mis en garde les chefs des communautés contre ces maîtres qui viendraient corrompre la foi. De son vivant déjà, il les avait vus à l'œuvre ; il signalait leur perversité, et dénonçait leur science mensongère.

Ce péril est de tous les siècles cultivés. La plus grande difficulté pour l'homme est de se soumettre simplement à l'Évangile, et sa plus grande tentation est de vouloir le transformer à son gré, suivant ses propres systèmes.

Les gnostiques nient la divinité du Christ, en le réduisant au rôle d'Eon ou de force inférieure à Dieu. Ils méconnaissent le rapport essentiel et véritable qui relie Jésus à son Père, ils s'offusquent de son humanité qui le met en contact avec la matière, le principe du mal selon eux ; et ils la réduisent à une pure apparence. Ils refusent au Fils de Dieu et à celui qui s'est ainsi nommé une personnalité propre. Les Juifs convertis, connus sous le nom de Judaïsants, partagent quelques-unes de ces erreurs qui, en détruisant le Christ, ruinent par là même toute son œuvre. Ebionites et Docètes se liguent, niant les uns l'humanité réelle, les autres la divinité de Jésus, et menacent le Christianisme dans son berceau. L'un de ces hérétiques était Cérinthe ; Irénée nous a conservé les grandes lignes de sa doctrine, c'est la doctrine même des Ebionites ; il ne voit en Jésus qu'un homme, dans lequel, au moment du bap-

tême, un démiurge, un Eon, appelé Christ, est descendu. Un autre de ces faux docteurs était le diacre Nicolas, dont les mœurs dérégées s'aliaient aux spéculations les plus insensées sur la nature de Dieu, sur la création et les rapports entre Dieu et l'univers.

C'est pour combattre ces erreurs que l'un des apôtres écrit un quatrième Evangile. Cet apôtre est Jean, le disciple bien-aimé. Tous les chefs des Eglises d'Asie, et l'apôtre André à leur tête, l'en prièrent.

Nul mieux que lui n'était capable d'attester la vérité.

Il n'oppose point une doctrine humaine, un système philosophique, à de vaines doctrines humaines, à de vains systèmes de philosophie. Il n'est pas un philosophe, il est un témoin. Il ne connaît que la parole de son Maître, et il ne dit que ce qu'il a entendu. Tandis que saint Paul, dans ses épîtres, raisonne et discourt sur les faits évangéliques, sur la doctrine du Christ, sur l'œuvre de la Rédemption, sur sa mort et sa résurrection, saint Jean, recueillant ses souvenirs, inspiré par l'Esprit dont il était éclairé et qui lui suggérait, comme Jésus l'avait promis à ses fidèles, tout ce qu'il fallait dire, saint Jean rend témoignage : tout ce qu'il rapporte a un but, un seul but, établir la foi en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, source de la vie éternelle.

Il ne s'agit plus de démontrer par l'histoire comme l'ont fait saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, que Jésus est le véritable Messie promis aux Juifs. et le Sauveur de toute créature par le repentir et la foi ; il s'agit de déterminer la vraie nature divine de « Celui qui est apparu dans la chair. »

Qu'est-ce que le Fils de Dieu ? Quels sont ses rapports avec l'Être divin qu'il nomme son Père ? Qu'est-il venu accomplir en ce monde ? En quoi consiste le salut dont il est l'auteur ? La réponse à ces questions est tout le quatrième Evangile. Ce n'est pas Jean qui parle, c'est Jésus même ; car lui seul pouvait nous renseigner sur sa vraie nature divine. Le mot par lequel l'Évangéliste ouvre son écrit et qui forme le résumé de tout ce qu'il va rapporter, est ce mot de Parole, de Verbe, de Logos. « Dans le Principe était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Oui, le Verbe était, dans le Principe, auprès de Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. »

Cette expression qui traduit son Être divin, Jésus ne se l'est jamais donnée dans les discours que saint Jean lui-même rapporte. Elle n'a rien de commun avec le « *zoos* » des Grecs, le Verbe de Platon et de Philon l'Alexandrin ; elle rappelle plutôt « la Parole » des Prophètes et

la Sagesse personnelle des Proverbes et des Livres sapientiaux. Peut-être Jésus l'a-t-il révélée à ses apôtres, lorsqu'il leur ouvrit l'intelligence des Ecritures. Aucune ne rend mieux ce qu'il est ; elle implique son origine éternelle du sein du Père, où le « Logos » est toujours vivant, sa distinction du Père, d'où il émane, dans l'égalité d'une même vie, et le rapport de Dieu avec ce monde créé par le « Logos », conduit par le Logos à travers le temps, et sauvé par le « Logos » fait chair. Toute la théodicée est fondée sur cette idée, et il a suffi du mot divin qui l'exprime, pour mériter à saint Jean d'être appelé le Théologien et le Théosophe.

Comment le Verbe, Fils unique du Père, s'est-il révélé dans sa vie humaine ? Les Evangélistes répondent à leur manière : les trois premiers nous l'apprennent par le récit de ses enseignements et de ses actes. Il enseignait, remarquent-ils, comme un Maître absolu, remettait les péchés, comme Dieu, commandait à la nature, comme Celui qui n'a pas de supérieur, par sa force propre. Le quatrième Evangile nous instruit par les discours directs dans lesquels Jésus atteste lui-même sa préexistence, son origine éternelle, sa communauté d'essence avec le Père, sa puissance d'éclairer, de créer, de sauver, de donner la vie, de juger comme le Père.

Et afin qu'il soit bien établi que ces discours ne sont point des compositions artificielles, ils ont été encadrés dans des faits précis, déterminés comme temps, comme lieu, avec un soin particulier, une intention marquée. La plus transcendante des révélations est ainsi présentée sous une forme sensible et populaire qui permet de lire la vérité divine dans des images saisissantes comme Jésus se plaisait à la montrer.

Les faits que l'Evangéliste rapporte sont tous, à l'exception de deux, — la multiplication des pains au désert de Bethsaïde et la marche de Jésus sur les eaux du lac — omises par les trois premiers Evangélistes. Le miracle des eaux montre en Jésus la puissance de transformer les substances, égales à la puissance qui les crée. La guérison à distance du fils de l'officier de Capharnaüm prouve que la parole de Jésus est souveraine et qu'elle agit malgré l'espace. La multiplication des pains accusée sa force créatrice ; sa marche sur les eaux et la tranquillité imposée à la tempête, son autorité absolue sur la nature ; la guérison du paralytique de Béthesda révèle que le mal le plus invétéré ne lui résiste pas ; l'aveugle-né atteste qu'il est le principe de la lumière, et la résurrection de Lazare démontre qu'il est le Maître de la mort et de la vie.

Ses discours, tels que Jean les rapporte, par fragments, ne sont que l'expression de sa nature divine, de sa vie intime, de ses rapports avec

le Père, de son égalité absolue avec Lui, en essence, en pouvoir, en activité. Sans doute il tient tout du Père ; mais cette origine, en établissant sa distinction personnelle du Père, est sans préjudice de son égalité absolue, puisque le Père lui a tout donné dès l'éternité, en l'engendrant comme son Fils unique. Et en révélant ces mystères intimes, on remarquera que Jésus n'émet aucune doctrine, il atteste seulement des faits intérieurs dont il a la conscience totale, des faits transcendants, puisqu'ils constituent la vie même de Dieu.

Il donne enfin la révélation la plus profonde de son œuvre, qui consiste à communiquer à tous ceux qui croient, l'Esprit de son Père et le sien. C'est l'idée qu'on retrouve au fond des paraboles que l'Évangéliste a rapportées. L'eau vive dont il parle à la Samaritaine, le souffle mystérieux dont il est question dans l'entretien avec Nicodème, la Source jaillissante du rocher, la Lumière qui éclaire le monde, le Berger qui conduit les brebis et qui les mène aux pâturages, tous ces symboles expriment l'Esprit mystérieux et divin de Jésus, la force par laquelle son œuvre s'accomplit dans le secret des âmes et dans l'humanité.

Il n'y a, dans ces discours prodigieux, aucune métaphysique abstraite. Jésus, tel que le révèle saint Jean, n'est pas plus un philosophe que le Jésus des trois premiers Évangiles. Il ne vient pas démontrer la vérité par des raisonnements ni exposer un système religieux. Sa parole est l'expression pleine, vivante, adéquate de ce qui est ; la loi morale, c'est sa volonté et son esprit ; Dieu, pour lui, c'est l'Être vivant, aimant, tout-puissant, le Père ; il en traduit en langue humaine, non pas la conception intérieure qu'il s'en fait par une vue systématique, mais la réalité dont il a la perception immédiate.

Les trois premiers Évangiles racontent ce qui se voit en Jésus, le quatrième ce qui ne se voit pas. Mais comme le visible a toujours sa cause invisible, les faits des synoptiques ont leur cause cachée dans le Dieu invisible qui est en Jésus et que saint Jean révèle. Les uns nous montrent le Dieu vivant parmi les hommes, semblable à eux, l'autre nous parle de ce qu'il est en lui-même, dans le sein du Père.

Les premiers Évangiles montrent l'homme en Jésus, le quatrième révèle le Dieu. Tous, même les profanes, peuvent lire les uns, l'autre est réservé aux initiés que l'éternelle Lumière éclaire. Le génie, laissé à ses pauvres clartés humaines, ne le comprendra pas, mais les âmes simples l'entendront, malgré sa sublimité ; et quiconque l'ouvre doit se souvenir de la parole du Maître : Bienheureux les cœurs purs, ils verront Dieu.

L'authenticité du plus divin des Évangiles n'a jamais été niée parmi les anciens. Une seule secte obscure, les Aloges, l'a répudié, mais elle

n'invoque aucun témoin, et ne s'appuie que sur des raisons dogmatiques. Ceux qui niaient le Verbe ne pouvaient accepter l'Évangile du Verbe.

Presque tous les Pères apostoliques en contiennent des citations très soigneusement relevées par le docteur Funk.

On ne peut rien opposer au témoignage d'Irénée, disciple de Polycarpe, disciple lui-même de saint Jean, attestant l'existence de l'écrit johannique.

Il a été rédigé en grec, à Patmos, suivant les uns, à Ephèse, suivant d'autres. La tradition est incertaine sur ce point, de même que sur l'époque exacte de la rédaction. Il est vraisemblable que l'Apôtre l'écrivit dans sa vieillesse, alors que, seul survivant des témoins directs de la vie et de la doctrine de Jésus, il fut prié par tous les évêques des Églises d'Asie Mineure d'élever sa grande voix pour confondre les négations naissantes dont la nature de Jésus était l'objet, et qui se sont multipliées pendant six siècles, toujours vaincues par le témoignage du quatrième Évangile.

Quant au silence de Papias, il n'est plus possible d'en tirer un argument contre le quatrième Évangile. Un nouveau fragment de l'évêque d'Hiéropolis, cité par Thomasius (I, 344), et que j'emprunte au Dr Aberle, témoigne qu'il connaissait l'œuvre de l'Apôtre.

D'ailleurs, l'authenticité des quatre Évangiles canoniques est une question désormais tranchée.

Il est prouvé par le fragment du canon de Muratori que, sous le pontificat de Pie Ier, en 142, il existait quatre Évangiles, que l'Église romaine n'en reconnaissait pas d'autres, qu'elle les lisait dans l'ordre même où ils sont classés aujourd'hui, qu'elle les tenait pour inspirés de Dieu, écrits par un seul et même Esprit.

Il est prouvé, par une comparaison savante et détaillée, que tous les Évangiles peuvent être reconstitués, fragments par fragments, mais intégralement, à l'aide des citations recueillies dans les ouvrages des Pères du premier et du troisième siècle, depuis l'auteur de l'Épître de Barnabé jusqu'à Tertullien et Irénée.

Il est prouvé que non seulement dès le milieu du deuxième siècle, en 150, il existait déjà une version latine des Évangiles, la vieille Italique, mais qu'avant elle il y en avait déjà deux, l'une faite en Afrique, l'autre en Italie. Il est prouvé, grâce à la découverte de M. Cureton, qu'avant la vieille Italique il existait une version syriaque, la *Peschito* ; qu'elle avait été traduite en grec, et que le traducteur de l'Italique avait sous les yeux cette traduction grecque portant en marge des variantes syria-

ques auxquelles il s'est surtout référé. Il est prouvé ainsi que les traductions sont contemporaines des originaux.

Il est prouvé enfin, par la découverte du Codex Sinaiticus de M. C. Tischendorf, qu'à l'époque même où, selon Tertullien, le manuscrit autographe des Évangiles était encore conservé dans les Églises apostoliques, il existait une copie contemporaine. Cette copie nous est offerte dans le Codex Sinaiticus, antérieur aux corrections des manuscrits exigées officiellement par Constantin.

Ainsi on est en droit de conclure que les Évangiles existaient dès le premier siècle, et qu'ils existaient tels que nous les possédons. A défaut des manuscrits originaux, autographes, nous avons du moins des traductions contemporaines. La critique est satisfaite. Entre elle et la tradition de l'Église, sur ce point essentiel, l'harmonie est totale.

(à suivre)

---

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

---

*Gaétane*, par Miss E. Ehrtone, Paris, Lorin aîné, éditeur. Prix : 3 frs.

Tel est le titre d'une jolie nouvelle sortie de la plume brillante et facile de notre distinguée collaboratrice.

L'histoire de la douce Gaétane est des plus touchantes. Orpheline à seize ans, à cet âge où les rêves les plus beaux et les plus charmants viennent égayer notre esprit, elle trouve heureusement dans son frère bien-aimé Max la plénitude de l'amour fraternel, et par suite le bonheur.

Gaétane renferme en elle tous les trésors d'une tendresse des plus exquis ; son inaltérable amitié pour Louise Flac, sa sollicitude toute maternelle envers la pauvre petite Rosita, sa compassion profonde pour tous ceux que le malheur a frappés, sa confiance en Alix de Kerbudant qui sera la cause de tant d'infortunes, tout chez cette ravissante héroïne touche et plaît.

Ce petit livre laisse après lui un parfum des plus délicieux ; c'est simplement parcequ'il s'adresse au cœur et qu'il ne prêche que l'amour et la générosité.

Miss E. Ehrtone a droit à toutes nos félicitations, et nous les lui adressons d'autant plus sincèrement que trois lustres à peine ont jeté sur sa personne la fraîcheur de leur quinze printemps.

*Documents inédits sur le Colonel de Longueuil*, annotés et publiés par Monongahéla de Beaujeu, assistant-secrétaire de la société de Numismatique et d'Archéologie de Montréal ; MM. Trudel et Demers, éditeurs. Prix : 75 centins ; en vente chez tous les libraires et dans les principaux dépôts de journaux.

M. de Beaujeu a eu l'heureuse idée de rassembler en une charmante plaquette de 44 pages plusieurs documents inédits sur l'Honorable Colonel de Longueuil.

Cet ouvrage remarquable jette sur certains points de notre histoire une lumière toute nouvelle et rétablit dans leur vérité quelques faits donnés diversement jusqu'ici par nos historiens.

Plusieurs des documents portent comme signature des noms illustres ; nous citerons entre autres ceux de La Jonquière, de Duquesne, de Rame-say qui signa la capitulation de Québec, de Rigaud de Vaudreuil, de Montcalm, de Guy Carleton, de Prescott, de Hope, de Dorchester, etc.

Un papier signé Duquesne possède à nos yeux une valeur des plus sérieuses ; suivant ce précieux document, Daniel Hyacinthe de Beaujeu, le héros de la Monongahéla, fut commandant au fort de la Belle-Rivière, et Parkman et Shea ont soutenu le même fait, mais l'abbé Ferland, dans son *Cours d'Histoire*, prétend le contraire.

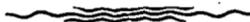
Nous croyons dans notre humble jugement que M. de Beaujeu, descendant direct de cet officier très distingué, donne l'interprétation la plus évidente et la plus vraisemblable.

L'auteur de cet intéressant fascicule est tombée dans une petite erreur que nous signalons non pour lui seul mais pour la société importante dont il est un des membres les plus actifs.

On ne dit pas *société Numismatique et des Antiquaires*, mais société de Numismatique et d'Archéologie, ceci est plus conforme à l'harmonie de la langue française.

Tout en adressant à M. de Beaujeu nos plus cordiales félicitations, nous aimons à croire qu'il continuera ses importants travaux sur l'histoire de notre pays.

Nous engageons fortement nos lecteurs à se procurer pour une somme si minime cet ouvrage historique.



## INTOLERANCE

---

Nous sommes dans un pays libre.

Chaque individu a le droit de critiquer ce qui choque ses idées, de même qu'il a celui d'écrire, dans le genre qu'il préfère.

Aussi, je n'en veux pas à monsieur X... de m'avoir critiqué, pas plus qu'il ne m'en veut — j'en suis persuadé — pour avoir écrit dans le style *fin-de-siècle*.

C'est un simple essai que j'ai voulu faire, pour ma satisfaction personnelle et celle de mes amis.

Jamais je n'aurais cru que les graves personnages de la REVUE CANADIENNE, se seraient occupés de ce futile jeu littéraire, qui consiste à donner du rythme à la phrase, à la ciseler, à faire percevoir des nuances inconnues, à frapper par la nouveauté des images. On a même dit que j'étais un décadent et que je voulais introduire le décadentisme. Partant de ce point, mon *Croquis d'Hiver* m'a attiré des applaudissements et des sifflets. Une bonne partie de la jeunesse française et canadienne-française m'a applaudi, une autre partie de la jeunesse canadienne m'a sifflé. Laquelle des deux a raison ? Dans tous les cas, j'ai un moyen bien simple à l'usage de ceux qui ne peuvent pas comprendre le style nouveau. C'est de ne pas le lire.

Ce style, quoiqu'en dise monsieur X..., n'est ni comode, ni à la portée de ceux qui n'ont pas étudié leur français. Au contraire, il exige des connaissances étymologiques, beaucoup d'imagination et de travail.

Tant qu'aux mots nouveaux, ils ne sont pas de moi, n'en déplaie encore une fois à monsieur X... Ils sont employés fréquemment par nos grands auteurs contemporains Daudet, Maupassant, Richepin, Bourget et l'abbé Blanc. (1)

La langue française, malgré sa richesse, peut encore recevoir, sans trop s'humilier, une foule de néologismes qui remplaceront, avec avantage, les périphrases alourdissantes.

E. Z. MASSICOTTE.

P. S. — La plaisanterie dans une critique est un jeu facile qui sied mal à un homme sage et déplaît aux gens sensés. Pourquoi ne pas dire sérieusement ce que l'on pense ? Ça demande plus de travail, mais le lecteur et l'auteur en bénéficient mieux.

E. Z. M.

---

(1) Dictionnaire logique.

# AVIS IMPORTANT!

Nous nous préparons à déménager et, afin de disposer de la quantité extra de  
Marchandises que nous avons,

**D'ICI AU PREMIER MAI,**

nous offrons une valeur spéciale dans tout le Magasin.

Nous accordons un escompte de 10 pour cent sur tous nos Manteaux, Gilets,  
Dolmans et Jerseys.

**Henry & N. E. HAMILTON**

1883, 1885, 1888 et 1890 RUE NOTRE-DAME

---

## Perrault & Mesnard

Architectes

**11 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES**

---

Boîte 1414 Bureau de Poste.

Élévateurs.

Téléphone 696.

---

## ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

**180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Epargne**

Élévateur 4<sup>e</sup> plancher.

Chambres 3 et 4.

---

## \* ARTHUR DECARY \*

PHARMACIEN

Produits Chimiques et Pharmaceutiques, Articles de Toilette et Parfumerie

**AU COIN DES RUES ST-DENIS ET STE-CATHERINE**

Téléphone Bell 6833.

Téléphone Fédéral 1829.

*Spécialités* : Émulsion Décary. — Corricide Décary. — Liqueur Hémallactique de Ruolz.  
Eau de Raifort iodé.

## **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES**

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Unique dans son genre et pouvant rivaliser avec les meilleures revues de modes de Paris

Abonnement, \$3.00 par an

S'adresser : J. LESSARD & CIE

Boite 1110, Montreal.

---

LIBRAIRIE STE-HENRIËTTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 Rue Ste-Catherine, Montreal.

---

### **Monongahela de Beaujeu**

196 Rue Saint-Denis

Achète et échange vieux timbres, bouquins, documents historiques, etc

---

## **LE MONDE ILLUSTRÉ**

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. - Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL

---

### **Le Stenographe Canadien**

Abonnement : Un an, \$1.60 ; Six mois, 50 cts.

BOÎTE 1587, MONTREAL, CANADA

---

# **Magnifiques Lots de Terre**

— A VENDRE —

## **DANS LE HAUT DE LA RUE ST-DENIS**

CONDITIONS TRES FACILES

---

S'ADRESSER A

**M. LOUIS BEDARD, No. 1582 RUE NOTRE-DAME**

# A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

**MEUBLES DE PREMIERE CLASSE**

SPECIALITE D'AMEUBLEMENTS DE SALON

**1672 RUE NOTRE-DAME**  
**MONTREAL.**

---

**G. MANN, ARCHITECTE**

**Chambres 213 et 214**

**BATISSE DE LA NEW-YORK LIFE**  
**MONTREAL.**

**Telephone Bell 1820.**

---

**La BANQUE JACQUES CARTIER**

BUREAU PRINCIPAL. MONTREAL.

Capital payé. — \$500.000. Réserve. — \$140.000.

*Directeurs* : Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président.

John L. Cassidy. Lucien Huot. A. L. de Martigny.

*Bureau Principal* : A. de Martigny, Directeur Gérant. D. W. Brunet, Assistant  
Général. R. St. Germain, Inspecteur.

---

SUCCURSALE STE-CUNEGONDE, Coin des Rues Vinet et  
Richelieu, (Bâtisse de l'Hôtel-de-Ville). G. N. DUCHARME, Gérant.

Heures de Bureau : De 10 heures a. m. à 3 heures p. m. et 7 heures p. m. à 8  
heures p. m. tous les jours. — On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

---

**LES SOIREES LITTERAIRES, Pub. Heb. Illustrée**  
**PRIMES NOMBREUSES ET GRATUITES**

Abonnement d'un an du 1er de chaque mois : France, 7 frs ; Union Postale, 8 frs 50 ;  
Autres Pays, 10 frs.

Adresser chèque, timbres ou mandat postal au DIRECTEUR, 5 CITÉ BREGÈRE, PARIS

# L. E. N. PRATTE

IMPORTATEUR DE

## Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure

1676 RUE NOTRE-DAME  
MONTREAL.

---

Magasin de Cigares d'UNION

## Georges Stremenski

Marchand de Tabac et de Cigares en Gros et en Détail

Tabac canadien une spécialité

1735 RUE STE-CATHERINE

---

## MAISON T. A. GROTHE

98½ RUE SAINT-LAURENT

Cette maison de BIJOUTERIES, ORFEVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivants : Montres, Horloges françaises, Anneaux de toutes sortes; Épingles et Pendants d'oreilles, Chaines, Médailles, Coutelleries, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.

N. B. — Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

---

## LOUIS BELANGER

AVOCAT

57, Rue St-Gabriel, 57  
MONTREAL.

---

## O. M. LAVOIE, 1631 rue Notre-Dame

Peintre Décorateur de Maisons et d'Enseignes

IMITATEUR, BLANCHISSEUR, DOREUR, TAPISSIER, VITRIER, ETC.

TELEPHONE BELL 1238